

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 34 (1896)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Premier prix  
**Autor:** Fourier, Eugène  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-195433>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
**L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER**  
 PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
**BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE**

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Une réponse diplomatique.

Les vieux Lausannois se souviennent sans doute qu'il y a cinquante ans, le consul sarde, accrédité auprès du gouvernement suisse, habitait Sainte-Luce, située à cette époque hors de ville. L'écusson, à la croix de Savoie, brillait au-dessus de la porte principale, et l'on voyait, presque chaque jour, des sujets sardes, piémontais ou savoyards, faisant viser leurs passeports au guichet d'un petit pavillon annexe.

En 1847, lors de la guerre du Sonderbund, le roi Charles-Albert envoya quelques troupes à Thonon, pour surveiller le lac. Or, d'après les traités de 1815, la Savoie ne pouvait être occupée militairement qu'avec le consentement de la Suisse ; aussi la Diète helvétique, jalouse de ses droits, chargea-t-elle le gouvernement vaudois de demander quelques explications au consul sarde, M. le comte Costi (sauf erreur). Il fut mandé au Château, où l'attendait le président du Conseil d'Etat, M. L. Blanchenay. Après les salutations et les compliments d'usage, la question relative à la garnison de Thonon fut posée à M. le comte Costi, qui, le sourire aux lèvres et gesticulant d'une façon toute italienne, répondit :

« Si Sa Mazesté le roi, mon maître, il a envoyé des souldats à Thonon, il paraît, cette année, que les çataignes elles sont aboun-dantes ! »

Cette réponse prouve deux choses :

1° Que les rapports entre la Suisse et la Sardaigne n'étaient pas bien tendus ;

2° Que le Signor Costi était un vrai diplomate.  
 M. D.

## PREMIER PRIX

J'étais célibataire, affligé de quarante-cinq années et de trente mille francs de rentes.

Fatigué de la cuisine des restaurants, je me réveillai un matin avec l'intention de me marier ; j'avais de la fortune pour deux ; je songeai qu'il me serait facile de trouver une compagne parmi les nombreuses jeunes filles sans dot qui aspirent à ne pas coiffer Sainte-Catherine. J'étais dans ces dispositions quand je lus dans un journal le compte rendu d'un concours de cuisine avec le nom des lauréates. Le sujet principal du concours était la confection d'un plum-pudding au chocolat ; le premier prix, une couronne de laurier en argent, avait été brillamment remporté par Mlle Eugénie Balandard.

Un premier prix de cuisine, voilà mon affaire, pensai-je, et je m'enquis aussitôt de l'adresse de Mlle Balandard. Elle habitait rue des Abbesses, dans un immeuble dont ses parents étaient concierges.

Le lendemain, je me présentai chez les Balandard ; la mère me reçut dans la loge.

— Madame, lui dis-je, j'ai vu dans les journaux que mademoiselle votre fille avait obtenu le premier prix du concours de cuisine ouvert par la ville de Paris.

— Oh ! oui, monsieur ; nous avons éprouvé bien du contentement. Nous sommes fiers de notre Ugénie ; cette enfant ne nous a jamais donné que de la satisfaction ! Le choix d'une carrière, pour une

## La première barquée.

Ouchy est dans la jubilation. Certes il était temps.

Depuis près d'un quart de siècle, assure-t-on, Ouchy demandait qu'on voulût bien étudier la question de savoir s'il n'y aurait pas utilité à créer un nouveau quai le long du rivage, entre le port et la tour Haldimand.

L'affaire fut enfin mise sur le tapis, où elle resta pas mal de temps : « Il faudra voir. »

Ouchy a attendu.

Puis, lorsqu'on eut suffisamment examiné cette idée et qu'elle sembla mûrie, il fallut la formuler d'une manière plus précise, lui donner un corps.

A cet effet, un plan fut élaboré.

Il fut suivi de deux autres, destinés sans doute à simplifier et hâter la solution.

Ouchy continua d'attendre.

Vint enfin le moment où ces divers projets furent soumis au Conseil communal. Evidemment la question allait avancer rapidement.

Hélas ! au sein de ce Conseil, il s'éleva malheureusement autant d'opinions que de plans.

Et que de lamentations sur l'état de nos finances ! que de motions prudentes ! que de propositions diverses et que d'ajournements !

Rien ne pressait.

Nos amis d'Ouchy, déçus dans leurs prévisions, découragés enfin, s'écrièrent : « C'est fini, notre quai va tomber dans l'eau ! »

— Pas plus ! leur dit Charles, laissez-moi faire et ne bougez pas le bateau !...

Après avoir sué sang et eau, et poussé par l'opinion publique, le Conseil communal accoucha d'un projet définitif !...

femme, est chose bien difficile, monsieur ; nous avons mis notre Ugénie dans la cuisine. C'est une idée de son père. Nous avons des amis, des concierges comme nous, qui lancent leurs demoiselles dans le chant, dans la danse, dans la musique ; pour en faire quoi, monsieur ? des artistes, des pas grand-chose. Balandard est pour le solide ; il a choisi la cuisine.

— Excellente idée, dis-je ; on oublie trop de nos jours que la plus noble occupation de la femme...

— Il y avait plus de cinq cents concurrentes, monsieur ! Ugénie a enlevé le premier prix avec trois points d'avance sur toutes ses rivales ; c'est son plum-pudding qui lui a valu ce succès.

Le jury a été épaté !

— Madame, dis-je, je partage votre joie ; vous ne savez pas qui je suis et je veux...

— Que si, monsieur, me dit la concierge en souriant ; je l'ai vu tout de suite : vous êtes journaliste ; vous êtes venu m'interviewer, vous êtes le deux cent quarante-troisième.

— Pardon, madame, je n'ai pas cet honneur, je...

— Vous n'êtes pas journaliste ! s'écria la concierge indignée, et moi qui vous raconte nos petites affaires pour que vous en fassiez part aux lecteurs de votre journal ! Alors, monsieur, de quel droit venez-vous m'interroger ?

— Calmez-vous, madame, je suis animé des meilleures intentions. Je suis célibataire et désirant faire une fin...

— Je comprends ; vous êtes un prétendant. Vous n'êtes pas le seul. Nous recevons tous les jours de

— Ah ! dirent les gens d'Ouchy, cette fois, il n'y a plus à douter, nous avons le quai !

— Ne vous réjouissez pas trop tôt, leur dit-on, ne pilez pas votre poivre avant que le Grand Conseil vous ait donné le lièvre !

Résignés, ils attendirent le lièvre.

Le pouvoir législatif, avant de faire un tel cadeau, voulut aussi en examiner toutes les conséquences. Un lièvre de 84,000 fr., pensez donc !...

Mais ce ne fut pas long. Cette haute autorité, sans tergiverser, et comme pour donner une leçon à la lenteur lausannoise, vota le lièvre !

Des braves retentirent de l'usine à gaz à la tour Haldimand, de la Croix-d'Ouchy à l'embarcadère.

« A l'œuvre maintenant, disait-on, et bientôt le quai victorieux émergera des flots ! »

Ce fut une allégresse générale. Banquets, petits soupers d'amis, tournées au guillon, félicitations mutuelles, chansons patriotiques, tout allait pour le mieux, tout respirait un avenir plein de promesses !

Dans le port, de gracieuses voiles latines, ondulant à la brise, saluaient ce beau jour. Le canon tonnait.

On n'attendait plus que la première barquée de cailloux.

Eh bien, ces premiers cailloux, chargés à Meillerie, sur la *Reine-Berthe*, et généreusement offerts par le patron de cette barque, M. Forney, partirent de la rive opposée pour Ouchy, mardi matin, 18 février, et furent vus dans le lac aux applaudissements de la population.

Les Lausannois en furent avertis par le canon.

nouvelles demandes en mariage. Il en vient de tous les pays, de l'Amérique surtout. Nous avons refusé des partis très brillants ; nous ne voulons pas nous séparer de cette chère enfant.

— Votre fille ne quitterait pas Paris, dis-je ; comme vous le voyez, je ne suis pas encore trop décati.

— Vous avez une position, sans doute ?

— Trente mille francs de rentes.

— Je veux bien prendre votre demande en considération, reprit la concierge ; je vous inscris. Nous irons aux renseignements.

A ce moment, une grande jeune fille aux cheveux blond filasse entra dans la loge.

— C'est notre Ugénie, monsieur.

La concierge me présenta.

La jeune fille m'accorda un regard distrait.

— Monsieur, me dit la concierge en me congédiant, Balandard s'occupera de vous.

On vous prévendra.

Sans doute les renseignements fournis sur mon compte furent bons, car quinze jours après cette entrevue, je reçus une invitation à dîner.

Je m'empressai de me rendre chez les Balandard ; le père, un gros homme coiffé d'une calotte de velours, à l'air important, me fit entrer au salon où quelques invités attendaient.

A sept heures juste, on nous fit passer dans la salle à manger. Je pris place à côté de Mlle Eugénie ; elle était absente.

— Elle est à la cuisine, me dit la mère ; elle surveille ; elle ne s'en rapporte qu'à elle.

En attendant, on fit circuler le menu écrit de la

C'était là, pour ainsi dire, la pierre de l'angle de la nouvelle construction.

Ces heureux événements ont inspiré à deux gais et bons amis les couplets qu'on va lire. Nous les reproduisons textuellement, tant il serait regrettable de toucher à une aussi franche explosion de joie.

#### NOTRE QUAI

C'est entendu, c'est convenu,  
Faut pas revenir là-dessus :  
La commune et nos chefs d'Etat  
Ont décidé ce que voilà :  
On va faire pour les gens d'Ouchy,  
Depuis Beau-Rivage à Pully,  
Un quai jusqu'ici sans pareil,  
Voté par le Grand Conseil.

#### Refrain.

Faudra le voir notre beau quai de pierres !  
Tout le monde y viendra, les p'tites couturières,  
Les grandes dames, les pauvres, les ristoucs,  
Les gros rentiers, les bonnes et les pioupious.

Ces gens diront en le voyant :  
Mirobolant ! C'est écrasant ! C'est épétant !

Il y avait bien quelques grincheux,  
Des indécis et des peureux,  
Qui ne voulaient pas de notre quai ;  
Mais d'eux ils se sont fait moquer.  
On leur a dit : « Zut ! taisez-vous !  
Ne vous montez pas tant le cou ! »  
Et le dit jour le Grand Conseil  
Votait le quai sans pareil.

Faudra le voir notre beau quai de pierres !  
Etc.

A peine voté, Charles Perrin  
Téléphone à tous les copains :  
« Allez vite chercher les canons  
» Et ferraillez, cré nom de nom !  
» Nous aurons un quai merveilleux.  
C'est à n'en pas croire ses yeux !  
» On va le commencer bientôt  
» Et ce ne sera pas trop tôt. »

Faudra le voir notre beau quai de pierres !  
Etc.

Après avoir assez tiré,  
On s'en fut boire à la santé  
D'Ouchy et de son nouveau quai,  
Depuis si longtemps désiré.  
C'est bien entendu, nous l'aurons,  
Notre quai, nous le montrerons,  
En passant le doigt sous le nez,  
A tous les encroûtés.

Faudra le voir notre beau quai de pierres !  
Etc.

main de la jeune fille.

Je lus :

Potache velour. — Sômon de Loir à la vaintienne. — Jambon d'iorque  
eau que cêresse. — Timbal ormoiricaine. — Patec de paintade. —  
Bonbe franco russe praliné. — Glace de la Bérainsa. — Dessert. —  
Plat primé au concours.

Cette orthographe fantaisiste me refroidit un peu.  
On ne peut pas tout savoir. Après tout, une femme  
n'a pas besoin de tant de science. Je suis de l'avis  
de Molière et je dis avec le bonhomme Chrysale :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

On servit le dîner. Les mets étaient excellents ; le  
jambon d'York au Xérès succulent ; la timbale Ar-  
moricaïne parfaite, ainsi que le pâté de pintades.

Au dessert, la jeune fille apporta un plat sur-  
monté d'une couronne de laurier ; c'était le plum-  
pudding au chocolat !

Les assistants se levèrent avec respect ; le père  
Balandard ôta sa calotte.

La concierge me poussa du côté.

— C'est le plat couronné, me dit-elle.

Je me levai comme les autres.

La lauréate déposa majestueusement le plat au  
milieu de la table, au bruit des applaudissements  
des invités.

— Monsieur, dit le père Balandard en s'adressant  
à moi, avec ce pudding, ma fille a enfoncé toutes  
ses concurrentes.

— Blanche Mardois, ajouta la jeune fille, a failli  
en mourir de jalousie.

La cuisine, pas plus que la musique, n'adoucit les  
mœurs.

Et puis tout le monde gagnera,  
Du coup la ficelle payera,  
Des dividendes à ses actions ;  
Chacun va descendre en wagon,  
Et l'on viendra boire en passant  
A Ouchy du bon p'tit blanc.  
En attendant soyons tous gais,  
Chantons : « Vive notre quai ! »

Faudra le voir notre beau quai de pierres !  
Etc.

Messieurs, avant de terminer,  
Certes il ne faut pas oublier  
De remercier de bon cœur  
De notre quai les fondateurs,  
Surtout le Développement  
Et le défunt René Guisan ;  
L'Etat et la Commune aussi.  
A chacun d'eux, merci !

Faudra le voir notre beau quai de pierres !  
Etc.

M. et C. P.

Ouchy, le 1<sup>er</sup> janvier 1896.

#### Le Désaley.

A diverses fois, des plaintes sont parvenues  
à la Direction des Domaines de la commune  
de Lausanne au sujet de la concurrence faite  
aux acheteurs des vins du *Désaley* d'Oron,  
par des négociants qui achètent des vins pro-  
venant de vignes situées dans le voisinage de  
celles de la ville, et qui mettent sur leurs bou-  
teilles l'étiquette : *Désaley*, ce qui peut faire  
croire que le vin qu'ils fournissent à leurs  
clients provient des caves de la Bourse des  
Pauvres de la commune de Lausanne.

La Direction des Domaines vient d'adresser  
à ce sujet aux acheteurs des produits de ce  
vignoble une circulaire qui fait droit à leurs  
justes réclamations.

Nous extrayons de cette pièce le passage  
suivant :

Pour vous mettre en mesure de déjouer la con-  
currence qui vous est ainsi faite, la Municipalité a  
décidé de vous délivrer des étiquettes et des cap-  
sules aux armes de la Ville de Lausanne, en nom-  
bre proportionné à l'importance de vos achats. Afin  
d'éviter toute contrefaçon, cette marque a été d'au-  
tre part enregistrée au bureau fédéral de la pro-  
priété intellectuelle, en sorte que les contrefacteurs  
pourront être poursuivis le cas échéant.

La capsule servira de contrôle à l'étiquette, car  
cette capsule enlevée, l'étiquette seule ne serait  
plus une garantie suffisante. L'étiquette, dans sa

Bref, je fus agréé et je devins l'époux de Mlle Ba-  
landard.

Dans les commencements, cela alla très bien ; ma  
femme me servait les mets les plus extraordinaires,  
dotés de noms extravagants, accompagnés de sauces  
fantastiques ; puis elle invita les amis et connais-  
sances.

— Vous n'avez pas épousé un premier prix pour  
le cacher, me dit-elle ; je veux qu'on parle de vos  
dîners et vous rendre fier de moi.

Ma maison devint un restaurant gratuit. Tous les  
jours, nouveaux dîners et nouveaux invités ; les  
Balandard en ont des amis et connaissances ; ils  
connaissent la moitié des concierges de Paris ! J'en  
ai entendu des potins !

Ma femme m'avait trouvé une occupation, je co-  
piaï les menus. Toute la matinée, assis devant mon  
bureau, j'écrivais :

#### DINER DU 10 JUILLET

Potage : Consomme Désignée. — Hors-d'œuvre : Cantaloup, Rissoles Pom-  
padour. — Belecé : Truites de la Loire, sauce Venitienne. — Entrées :  
Filet de Bœuf Marechale, Canetons de Rouen à la d'Orléans, Riz de  
Veau Régence, Aspic de Mauviettes en Bellevue. — Sorbets au Kirsch  
et à l'Orange. — Rôt : Poulardes de Bresse truffées, Pâté de Foie gras  
de Strasbourg, Salade. — Légumes : Fonds d'Artichauts au Velouté. —  
— Buisson d'Ecrevisses de la Meuse. — Entremets : Glace Moskova,  
Gaufrettes Suisses, Gâteaux Madris et Sultan. — Dessert. — Vins :  
Saint-Christin en carafes, Madré, Haut-Sauterne, Château-Ripap,  
Chambertin, Grand Crémant frappé. — Café, Thé, Liqueurs.

C'est un des menus les plus modestes.

Et toujours le fameux plum-pudding au chocolat !

Cela revenait cher ; mes rentes ne suffisaient pas.  
J'en fis l'observation à ma femme ; elle la reçut

partie supérieure, seule déposée, portera la men-  
tion du cru (*Désaley de la Ville, clos des Abbayes*  
ou *Désaley d'Oron*) ; la partie inférieure portera  
l'année de la récolte avec cette inscription : *Eti-  
quette officielle délivrée aux acheteurs des vins*  
*de la Commune de Lausanne*.

Plus bas, un espace reste libre pour recevoir l'in-  
titulé de la raison de commerce de l'acheteur, qui  
sera imprimé par nos soins.

Voilà, nul ne le contestera, un acte de bonne  
administration. Il serait à désirer que les pro-  
priétaires des vignes de Villeneuve en fissent  
autant pour leurs produits. On trouve, en effet,  
du *Villeneuve* dans les cinq parties du monde,  
grâce à l'étiquette dont on abuse et sous la-  
quelle on fait trop souvent circuler les vins les  
plus ordinaires et complètement étrangers à  
cette localité.

**Vie privée d'une reine.** — Sous ce titre,  
le *Petit Parisien* a publié dernièrement une  
chronique fort intéressante sur la vie privée de  
la reine Victoria, à laquelle nous emprun-  
tons les curieux détails qui suivent :

De nouveau, la reine Victoria va être l'hôte  
de la France, et les instructions viennent d'être  
données pour son installation à Nice. Un demi-  
incognito, d'ailleurs, selon son habitude.  
Elle ne veut être, en cette villégiature en notre  
Midi, que « la comtesse de Balmoral. »

Elle prend ainsi le nom de sa résidence pré-  
férée, dans les montagnes d'Ecosse. Ce châ-  
teau de Balmoral est d'autant plus cher à la  
vieille souveraine, qu'il fut construit par son  
mari, le prince Albert, et l'on sait quelle piété  
elle a gardée pour sa mémoire. Il est plus con-  
fortable que luxueux. La reine elle-même l'a  
souvent décrit dans le « Journal de ses séjours  
en Ecosse, » qu'elle a laissé publier, bien qu'on  
n'y puisse lire que le récit tout intime de ses  
promenades et de ses lunchs. Elle vit là, sans  
étiquette, d'une existence retirée, qu'elle affec-  
tionne autant qu'elle le peut.

On raconte que les familiers de la reine doi-  
vent user de quelque diplomatie pour lui faire  
quitter les robes usées qu'elle porte volontiers  
afin d'être plus à l'aise, s'entourant frileusement  
le corps d'un châle dont ne voudraient pas ses  
femmes de chambre ! L'entretien des membres  
de la famille royale d'Angleterre coûte cher à  
nos voisins, mais ce ne sont pas les toilettes de  
la reine Victoria qui risquent de grever beau-  
coup la liste civile.

très mal.

— Fi ! s'écria-t-elle, lésiner pour un dîner ! C'est  
pour me rappeler que je n'ai pas apporté de dot. Je  
vous croyais plus de tact à défaut d'éducation ; je  
n'ai pas été vous chercher, moi !

Quand nous dînions en ville, elle mangeait du bout  
des dents, ne trouvant rien de bon.

— Quelle cuisine ! disait-elle en revenant. Vous  
avez pu goûter à ce filet ?

— Mais, il me semble...

— Taisez-vous ! Vous n'avez donc pas de palais ?  
Vous me faites rougir ! Il était cuit au vin blanc au  
lieu de Madère ! C'est une faute impardonnable.

Et je devais subir la critique de tous les plats.

Non seulement les dîners étaient ruineux, mais  
ils détruisaient ma santé. J'avais l'estomac délabré ;  
je devenais gouteux.

Cela ne pouvait pas durer.

— J'en ai assez des grands dîners ! dis-je un jour  
à ma femme ; il faut revenir à une cuisine plus sim-  
ple, à la cuisine bourgeoise ; de la bonne soupe au  
choux.

— De la soupe aux choux ! s'écria-t-elle indignée,  
pour qui me prenez-vous ? Un premier prix s'abais-  
ser à faire de la soupe aux choux ! Travaillez donc !  
J'aimerais mieux me retirer chez mes parents. Il  
fallait épouser une fille d'auberge et non une lau-  
réate !

J'ai dû me résigner ; j'en mourrai, mais elle a rai-  
son :

N'épousez jamais un premier prix, pas même un  
accessit !  
Eugène FOURRIER.